





# DES ANGES MINEURS

DU MÊME AUTEUR

Biographie comparée de Jorian Murgrave  
*roman, Denoël, 1985*

Un navire de nulle part  
*roman, Denoël, 1986*

Rituel du mépris  
*roman, Denoël, 1986*

Des enfers fabuleux  
*roman, Denoël, 1988*

Lisbonne, dernière marge  
*roman, Éditions de Minuit, 1990*

Alto solo  
*roman, Éditions de Minuit, 1991*

Le nom des singes  
*roman, Éditions de Minuit, 1994*

Le port intérieur  
*roman, Éditions de Minuit, 1996*

Nuit blanche en Balkhyrie  
*roman, Gallimard, 1997*

Vue sur l'ossuaire  
*românçe, Gallimard, 1998*

Le post-exotisme en dix leçons, leçon onze  
*Gallimard, 1998*

*Fiction & Cie*

---



Antoine Volodine  
DES ANGES  
MINEURS

*narrats*

*Seuil*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

COLLECTION

« *Fiction & Cie* »

DIRIGÉE PAR DENIS ROCHE

*Cet ouvrage a été publié sous la direction de  
René de Ceccatty*

ISBN 978-2-02-106545-9

© ÉDITIONS DU SEUIL, SEPTEMBRE 1999

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

J'appelle narrats des textes post-exotiques à cent pour cent, j'appelle narrats des instantanés romanesques qui fixent une situation, des émotions, un conflit vibrant entre mémoire et réalité, entre imaginaire et souvenir. C'est une séquence poétique à partir de quoi toute rêverie est possible, pour les interprètes de l'action comme pour les lecteurs. On trouvera ici quarante-neuf de ces moments de prose. Dans chacun d'eux, comme sur une photographie légèrement truquée, on pourra percevoir la trace laissée par un ange. Les anges ici sont insignifiants et ils ne sont d'aucun secours pour les personnages. J'appelle ici narrats quarante-neuf images organisées sur quoi dans leur errance s'arrêtent mes gueux et mes animaux préférés, ainsi que quelques vieilles immortelles. Parmi celles-ci, une au moins a été ma grand-mère. Car il s'agit aussi de minuscules territoires d'exil sur quoi continuent à exister vaille que vaille ceux dont je me souviens et ceux que j'aime. J'appelle narrats de brèves pièces musicales dont la musique est la principale raison d'être, mais aussi où ceux que j'aime peuvent se reposer un instant, avant de reprendre leur progression vers le rien.



## 1. ENZO MARDIROSSIAN

Inutile de se cacher la vérité. Je ne réagis plus comme avant. Maintenant, je pleure mal. Quelque chose a changé en moi autant qu'ailleurs. Les rues se sont vidées, il n'y a presque plus personne dans les villes, et encore moins dans les campagnes, les forêts. Le ciel s'est éclairci, mais il reste terne. La peste des grands charniers a été lavée par plusieurs années de vent ininterrompu. Certains spectacles m'affligent encore. D'autres, non. Certaines morts. D'autres, non. J'ai l'air d'être au bord du sanglot, mais rien ne vient.

Il faut que j'aille chez le régleur de larmes.

Les soirs de tristesse, je me replie devant un morceau de fenêtre. Le miroir est imparfait, il me renvoie une image assombrie qu'un peu de saumure trouble encore. Je nettoie la vitre, mes yeux. Je vois ma tête, cette boule approximative, ce masque que la survie a rendu carton-  
neux, avec une houppe de cheveux qui a survécu, elle aussi, on se demande pourquoi. Je ne supporte plus guère de me regarder en face. Alors je me tourne vers

des détails qui se situent dans le noir de la chambre : les meubles, le fauteuil sur quoi j'ai passé l'après-midi à attendre en songeant à toi, la valise qui me sert d'armoire, les sacs qui pendent au mur, les bougies. En été, il arrive que l'obscurité du dehors soit transparente. On reconnaît les étendues de débris où, pendant un temps, des gens ont essayé de cultiver des plantes. Les seigles ont dégénéré. Les pommiers fleurissent tous les trois ans. Ils donnent des pommes grises.

Je repousse toujours le moment où je me rendrai chez le régleur. C'est un homme nommé Enzo Mardirossian. Il habite à soixante kilomètres, dans un secteur où autrefois se dressaient des usines chimiques. Je sais qu'il est seul et inconsolable. On le dit imprévisible. Un homme inconsolable est souvent dangereux, en effet.

Il faut pourtant que j'organise ce voyage, il faut que je mette dans mon sac de la nourriture et des amulettes contre le chlore, et de quoi pleurer devant Enzo Mardirossian, que celui-ci soit lunatique ou non. De quoi pleurer lunatiquement avec lui, épaule contre épaule. J'apporterai une image de Bella Mardirossian, je remuerai pour nous deux le souvenir de Bella qui ne me quitte pas, et à lui, au régleur de larmes, j'offrirai des trésors qu'on a ici : un morceau de vitre, des pommes grises.

## 2. FRED ZENFL

Fred Zenfl aurait dû jouir d'un certain prestige dans son entourage, d'abord parce qu'il avait survécu aux camps, et ensuite parce qu'il écrivait de la prose. Or d'une part il n'avait plus d'entourage, d'autre part ses livres ne méritaient guère le nom de livres, si l'on excepte *Die Sieben Letzte Lieder*, qui furent copiés en plusieurs exemplaires et même dotés d'une couverture avec un titre, ce qui leur donne un statut spécial dans son œuvre. En vérité, ces sept derniers lieder sont aussi ses plus mauvais textes.

Les histoires écrites par Fred Zenfl réfléchissaient en priorité sur l'extinction de son espèce et traitaient de sa propre extinction en tant qu'individu. On avait donc là une matière susceptible d'intéresser le plus grand nombre ; mais Fred Zenfl ne réussissait pas à trouver la forme littéraire qui lui eût permis d'entrer véritablement en communication avec ses lecteurs éventuels et ses lectrices et, démoralisé, il n'allait pas jusqu'à l'achèvement de son propos.

Une des histoires sans fin de Fred Zenfl commençait ainsi :

Je ne plierai pas le genou devant la mort. Quand cela viendra, je me tairai, mais je dénierai toute vraisemblance à cette gueuse en approche. Ce sera une menace pour moi sans conséquence. Je ne croirai pas en sa réalité. Je conserverai grands ouverts les yeux, comme j'ai pris l'habitude de le faire de mon vivant, par exemple pendant les périodes où j'imagine que je ne rêve pas et qu'on ne me séquestre pas à l'intérieur d'un cauchemar. On ne clora pas mes paupières sans mon accord. Il n'y aura aucune interruption des images sans mon accord. Ma conscience restera bloquée là-dessus, sur cette négation. Je ne gaspillerai pas mon énergie en rabâchant des fadaises sur l'au-delà ou la renaissance. Je m'obstinerai dans mon système qui consiste à affirmer que l'extinction est un phénomène qu'aucun témoignage fiable n'a jamais pu décrire de l'intérieur, et dont, par conséquent, tout démontre qu'il est inobservable et purement fictif. Avec force je rejetterai comme sans fondement l'hypothèse de la mort.

Je me tiendrai sur la voie ferrée de ma mort, épaules et mâchoires contractées, entendant l'express foncer et faire siffler les rails, niant et niant l'impossible proximité de la locomotive. Je ne cache pas que je crisperai le poing sur un billet où j'aurai pris soin de spécifier, pour le cas où l'affaire tournerait mal : *Quoi qu'il arrive, qu'on n'accuse personne de ma vie.*

### 3. SOPHIE GIRONDE

Cette nuit encore, comme il y a vingt-deux ans, j'ai rêvé de Sophie Gironde. Elle m'avait entraîné dans une aventure qui ne s'accordait nullement à mon humeur ou à mes capacités. Nous accouchions des ourses blanches dans l'entrepont d'un paquebot. On était au petit matin, en panne sur une mer d'huile ou à quai, car le bateau ne bougeait pas. La lumière du jour arrivait à peine jusqu'à nous. Les lampes ne fonctionnaient pas, ni la ventilation. L'odeur du sang errait en lourds nuages dans la coursive. Elle se superposait aux relents fauves. Nous avions déployé une bâche sur le sol, qui déjà avait été déchirée à coups de griffes. La place manquait. On entendait le choc sourd des pattes qui heurtaient les murs métalliques, le crissement des ongles, et des renflements, des souffles. Les ourses blanches se débattaient. Elles grognaient d'une manière qui me paraissait agressive, mais qui ne troublait pas Sophie Gironde, plus rodée que moi à ce genre de situation et peut-être moins impressionnée que moi par le cérémonial ou l'idée d'une

mise au monde. Aucun matelot n'était venu nous prêter main-forte, personne ne s'était présenté pour calmer ou distraire les bêtes ou fût-ce pour jouir du spectacle. Nous aurions pourtant apprécié une présence humaine, afin de ne pas avoir l'impression d'être reclus à l'arrière d'une ménagerie et sans contact avec l'extérieur.

Il y avait trois ourses. La première avait rampé à l'écart, elle s'était affalée devant la cabine numéro 886. Vautrée de flanc contre la porte, elle léchait son unique bébé avec une sollicitude affectueuse qui nous tranquillisait. Les deux autres étaient gigantesques, pesaient une tonne et n'en finissaient pas de mettre bas. Sophie Gironde plongeait les mains entre les croupes et les pattes poisseuses, et elle tirait. Je prenais les oursons en charge, de petites créatures sans grâce, ruisselantes de liquides âcres, fripées, à peu près aveugles et inertes. Je les posais sur la bâche et pinçais le cordon ombilical de chacune d'elles, en m'efforçant de bien faire. Il fallait aussi sans tarder approcher le nouveau-né de la truffe maternelle, le tendre vers la langue et la bave maternelles et lui éviter ensuite d'être écrasé ou mordu. J'effectuais ces opérations à contrecœur. L'obstétrique n'a jamais été mon fort. Les ourses ahanaien et rugissaient et se retournaient d'un côté sur l'autre avec violence. Elles giflaient l'air, leurs pattes massives cognaient contre le mur de métal, éraflaient la peinture, cognaient. Nous trébuchions dans la toile cirée dont de tels mouvements rendaient la surface chaotique. Sophie Gironde était parfois renversée par l'ourse qu'elle assistait. Je devais alors en urgence la retirer de dessous l'avalanche de

viande et de poils jaunâtres qui l'étouffait. Elle se remettait debout sans commentaire et reprenait la parturition là où elle avait été interrompue. Partout gisaient des oursons, des flaques de délivre, des flaques de salive et de sang.

Nous étions malpropres. La sueur nous aveuglait. Il aurait fallu renouveler l'air. L'ambiance de caisson étanche, les vapeurs fauves irrespirables jouaient sur les nerfs de tous et de toutes. La première ourse avait cessé de flairer son bébé et de le toiletter. Elle l'avait abandonné dans un coin, entre deux plis de la bâche, et, après avoir uriné, elle s'était soudain dressée de toute sa hauteur. Elle déambulait en grondant entre les portes coupe-feu et, de temps en temps, elle retombait à quatre pattes pour frotter sa tête contre une parturiente ou pour interroger du bout de la langue un des nouveau-nés qui ne lui appartenaient pas. Elle dominait l'espace réduit de la coursive, elle allait et venait, elle nous gênait.

Je m'aperçus enfin que quelque chose clochait vraiment dans notre entreprise, comme la dernière fois, vingt-deux ans auparavant, et comme souvent lorsque Sophie Gironde m'invitait à partager un moment de complicité. Quelque chose rendait irréaliste la réalité que nous traversions ensemble. C'était le nombre d'oursons que nous extrayions du ventre de leurs mères. Chez l'ours polaire, les portées comptent d'ordinaire un ou deux individus, en tout cas jamais plus de trois. Or nous avions déjà autour de nous dix ou onze rejetons, et peut-être même treize ou quatorze, car dans la pénombre et le désordre il était devenu difficile de faire un décompte

exact, et, de nouveau, Sophie Gironde s'activait sur la troisième ourse. Je lui fis part de mes doutes. Je ne sais pourquoi, je m'exprimais en recourant à des tournures de phrases et à des mots qui m'étaient étrangers, je disais préelart au lieu de bâche, je discourais sur les matrices d'une voix moite. Elle me lança un coup d'œil en biais, mais ne répondit rien. On voyait nettement qu'elle ne croyait pas à mon existence. Je sentis sur ma nuque goûter une écume brûlante. La première ourse s'était approchée de moi, elle était cabrée au-dessus de moi et elle rauquait.

#### 4. KHRILI GOMPO

Juste avant le solstice d'hiver, Khrili Gompo fut envoyé en mission d'observation pour la première fois. Il y avait plusieurs décennies qu'il s'entraînait, et c'était maintenant à lui de partir. On lui avait accordé une demi-minute d'apnée avant le retour. Il disposerait de ces trente secondes pour évaluer l'état du monde et recueillir des éléments sur les peuplades qui l'habitaient encore, sur leur culture et leur avenir. C'était un délai peu généreux, mais, comme conditions de travail, on avait déjà vu pire.

Dès qu'il fut arrivé sur zone, Khrili Gompo s'adossa contre quelque chose de solide qui se trouvait être une porte. À distance, une plaque lui apprit qu'il avait abouti rue des Annelets. La matinée était nuageuse, mais il ne pleuvait pas. Khrili Gompo essuya ses yeux qui étaient brouillés par les larmes du voyage. Cela lui fit perdre trois secondes. Il avait sa tenue réglementaire de moine mendiant et, comme la rue était peu passante, il calcula que personne n'aurait le temps de s'approcher

de lui, de remarquer l'extravagance de sa figure et de ses nippes et de crier. C'est cela qui risque d'être le plus pénible, lui avait-on dit, que des gens s'attourent à proximité de toi et commencent à vociférer en t'interrogeant sur ton identité, tes intentions.

Il se rencogna sur le seuil de la maison inconnue. C'était un bâtiment blanchâtre. On pouvait penser qu'il s'agissait d'une école élémentaire. Derrière le portail d'entrée, il devinait un espace vide qui devait être un couloir. Il imagina l'alignement des portemanteaux, une écharpe rouge, peut-être aussi une pendule indiquant neuf heures et quart. Il entendait des voix d'enfants. Une institutrice faisait répéter en chœur des syllabes et des chiffres. Une règle métallique tomba par terre. Des élèves rirent.

Sur le trottoir opposé, une femme promenait son chien, un animal ridiculement dodu, mais sympathique, car il faisait preuve d'indépendance. La femme lui parlait.

Le chien flairait bruyamment le bas du mur.

– Qu'est-ce que tu fais encore? Qu'est-ce que tu sens? demandait la femme.

Le chien ne répliquait pas. Il résistait à la traction de la laisse, tantôt se tortillant, tantôt essayant de se transformer en inamovible molosse. Il montrait de toutes les façons possibles qu'il voulait continuer à observer, du bout de la truffe, certains mystères de l'univers qu'il se réservait le droit de choisir lui-même. Sa maîtresse avait une élégance de sexagénaire, et, pour épanouir celle-ci, un survêtement noir qu'elle cachait sous un manteau de

laine marron. Elle donna une secousse à la laisse qui était formée de deux lanières entrelacées, une jaune, une orange. Le chien avait du mal à mouvoir le museau en surface du trottoir, mais il s'obstinait à le faire. La dame imprima aux lanières une nouvelle secousse. À ce moment, son regard croisa celui de Gompo, puis il dévia.

On en était déjà à la vingt-septième seconde, et Khrili Gompo perçut qu'on avait amorcé le mécanisme qui allait le réaspirer. Ce n'était pas aussi humiliant que subir l'étranglement d'un collier de cuir, mais c'était beaucoup plus douloureux. Il fit une grimace. En dépit des manœuvres de sa maîtresse, le chien tendait toujours la tête vers le bas du mur.

– Allez, on s'en va ! s'énerva soudain la dame.

Elle avait jeté un second coup d'œil sur Gompo. Sa voix changea.

– Allez, viens ! murmura-t-elle. Y a rien à sentir.

## 5. IZMAÏL DAWKES

Si l'on en croit ce qu'affirment les historiens dans leurs travaux les plus récents, la découverte des Dawkes eut lieu un samedi, le samedi 25 mai, vers onze heures du matin.

Sous le commandement de Baltasar Bravo, l'expédition était partie l'année précédente, et elle avait en vain tenté de se frayer un chemin jusqu'aux Dawkes avant les tempêtes de novembre. Quand le vent froid avait commencé à se déchaîner, les explorateurs s'étaient repliés, pour hiberner, au 12 de la rue du Cormatin, où le capitaine avait une cousine qui sous-louait une chambre. Tous s'y entassèrent sans maugréer, faisant contre mauvaise fortune bon cœur. Mais assez vite, en raison des privations et de la promiscuité, l'atmosphère devint insupportable. Le blizzard gémissait jour et nuit. Sa plainte rendait fou. Les volets claquaient ; ceux qui sortirent de la maison pour les attacher ne revinrent pas. Les semaines passaient avec lenteur. Plusieurs hommes moururent du scorbut. D'autres, enhargnés par la faim, s'entre-tuèrent. L'idée de la muti-

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION SUR ROTO-PAGE PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 1999. N° 37478 (XXXX).

